

amaigris, si elle n'a pas fermé ses oreilles à la voix affaiblie dont il lui criait : j'ai faim ?

Quel dieu vont-ils donc adorer ? à quel être puissant sacrifient-ils ainsi et leur sueur et leur sang et leurs sentiments les plus naturels ? On s'émeut à la pensée de cette mère de Tyr ou de Carthage qui, à la vue de son enfant immolé sur l'autel, ne devait pas verser de larmes. Elle du moins n'était pas condamnée à rire ! et cette mère, elle, va se pâmer de rire sur le sang de son enfant qu'elle sacrifie elle-même goutte à goutte, sur la vertu de sa fille qu'elle expose de gaité de cœur !

Et ce triste spectacle est si commun aujourd'hui que nous n'y pensons même pas !

—Sombre moraliste, où veux-tu nous mener ? Est-ce que le théâtre n'est pas en soi un divertissement très innocent ?

Très innocent en soi, et qui l'ignore ? Aussi nous ne sommes point de ceux qui condamnent le théâtre comme une institution mauvaise de sa nature. Entendons-nous bien. Nous savons que les virtuoses furent appelés de ce nom parce qu'ils étaient considérés comme les vertueux par excellence. Aussi nous ne voulons point non plus mettre ces artistes au ban de la société, comme le faisait naguère un rédacteur du *Figaro*. Non, ni le théâtre, ni l'art dramatique, ni la musique ne sont à nos yeux des inventions diaboliques, incapables de produire aucun bien.

Mais ici, arrêtons-nous. Entre cela et applaudir les théâtres, les exalter, les élever jusqu'aux nues comme le *ne plus ultra* de la civilisation ; entre cela, et croire que les gouvernements et les corporations doivent laisser les pauvres dans la rue pour subventionner les théâtres et récompenser les artistes dramatiques ; entre cela, et regarder comme de bon ton les honneurs extravagants dont on entoure quelquefois ces hommes ou ces femmes d'une vertu plus que douteuse, permettez-moi de vous le dire franchement, lecteurs, pour moi, il y a un océan aussi profond que large.

Et la raison en est bien simple. C'est que le théâtre, depuis qu'il est théâtre, est presque toujours une école d'immoralité, à laquelle nulle mère prudente ne voudrait mener ses filles ni ses fils encore purs.

—Des preuves ! des preuves ! Votre accusation est bien grave.

Les preuves viendront. Pas toutes cependant. Il en est que ma plume se refuse à écrire et que vos yeux se refuseraient à lire. Mais j'en donnerai assez pour avoir raison malgré tout, et généralement, quand on reconnaît que j'ai raison, je m'en félicite assez pour commencer à me taire. C'est si rare !

Aujourd'hui, c'est au bon sens des auteurs que j'en appellerai. Je sais combien cela répugne à notre âge ; mais, quelque soit notre sagesse, il n'en est pas moins vrai que nos devanciers aussi ont pu être sages. Et, malgré tout mon respect pour un Chrysostôme, un Augustin, un Tertullien, ce ne sera point de leur autorité que je ferai une arme contre le théâtre, mais ce sera de celle d'auteurs païens que j'étaierai ma thèse.

L'histoire ne dit point de Platon qu'il ait été scrupuleux : et cependant il excommunia le théâtre de sa république. Le dilemme dont il le frappa est assez original pour mériter d'être cité : Ou bien le théâtre excite un rire effréné ; et alors il est opposé à la dignité humaine ; ou bien il aiguise par trop la sensibilité, et alors il pousse à mal faire.

Le grand Aristote, malgré son austérité, se montre moins sévère, et en partie, j'oserai dire, plus raisonnable, mais il exige que la jeunesse soit impitoyablement exclue des théâtres.

Le mot de Cicéron, au IV^e livre des *Tusculanes*, semblera presque dur, mais il est tel : " Si nous n'approuvions point les crimes, la comédie n'existerait point." Après cela, qui pourrait être surpris d'entendre les lois romaines couvrir de mépris tous les acteurs de théâtre, *quibus in scenam prodierit infamis est ?* Ils étaient privés de l'honneur et des droits du citoyen romain, et leurs noms étaient, avec une note de censure, rayés du rôle de leur tribu. Aussi, quand le grand orateur eût à plaider pour Roscius, l'un des plus célèbres histrions romains, il dut mettre son grand esprit à la torture pour prémunir son client contre l'opinion publique ; son titre de comédien eût pu être assez pour le faire condamner sans autre forme de procès.

—Exagération ! exagération !

Exagération, si vous voulez. Mais cependant, il faut bien l'avouer, ces documents ont bien leur poids contre le théâtre. Ils ont de la valeur surtout contre la comédie et ses graves dangers.

La comédie a pour but de faire rire des vices et des défauts des hommes. " Mais, observe Molière, c'est là une étrange entreprise de faire rire les personnes honnêtes ! " Et certes, celui-là s'entendait en fait de comédies.

La comédie renferme en elle-même son germe corrompteur. Si elle répond à sa fin, elle devra représenter sous les yeux du public les vices des contemporains. Quel sel y trouverait-on s'il en était autrement ? Et alors, croit-on qu'elle sera bien délicate sur le choix ? Loin de là, les faits les plus scandaleux, les vices les plus éhontés, tels seront d'ordinaire les sujets qu'elle peindra sous les couleurs les plus vives et par

lesquels elle s'efforcera d'emporter les applaudissements de la foule. " Quand vous peignez les hommes, enseigne Molière (1), faites-le au naturel. Les spectateurs attendent du comédien des portraits fidèles ; aussi vous ne servirez à rien, si vous ne faites pas reconnaître les hommes de votre siècle."

Et Alexandre Dumas, poursuivant, devant l'Académie de France, le même ordre d'idées, ajoutait : " Mais les hommes de mon siècle sont corrompus. Donc aujourd'hui aussi la comédie, si elle veut se conformer aux principes de l'art, doit être décollée et débraillée. D'ordinaire, il n'y aura d'artiquement belles que les comédies dont un père devra tenir éloignées ses filles."

Maintenant, que les rhéteurs s'évertuent à crier, tant qu'ils voudront, que la comédie corrige le vice par le vice même. De fait, c'est le contraire qui arrive presque toujours. Et non seulement Plautus avait raison de dire : " Les poètes font peu de comédies qui rendent les bons meilleurs," mais aussi Bossuet avait raison de déclarer que les hommes sur la scène se font un jeu du vice et de la vertu.

Pour peu qu'on y réfléchisse, ces dangers ne sont pas dus à des circonstances fortuites, mais sont inhérents à la nature même du théâtre. C'est vrai surtout quand, comme il arrive quatre-vingt-dix fois sur cent, on met en scène la plus douce et en même temps la plus terrible des passions humaines.

N'est-il pas étonnant que sur ce point Bossuet et Rousseau soient absolument du même avis. Ce dernier écrivait à d'Alembert : " Que l'on peigne l'amour comme l'on voudra, ou il séduit, ou il n'est pas lui-même. S'il est mal peint, toute l'œuvre dramatique est mauvaise ; s'il est bien peint, il offusque tout le reste. Ses luttes, ses malheurs, ses souffrances font qu'il nous émeut plus que s'il n'avait à triompher d'aucune difficulté. Ses tristes conséquences, loin de nous effrayer, nous le rendent attrayant en raison de ses infortunes. Même sans le vouloir, nous nous persuadons qu'une affection aussi agréable compense pour tout, et cette suave image amollit insensiblement le cœur. Des passions l'on prend ce qui plaît, on laisse ce qui tourmente. Aucun ne pense devoir être un héros : et ainsi, en admirant l'amour honnête, l'on s'abandonne à l'amour lascif."

L'évêque de Meaux, fidèle écho des Pères des premiers siècles, n'emploie pas contre le théâtre de Molière un autre langage que le patriarche de Genève.

Mais je m'oublie. Ce discours à la porte d'un théâtre, en plein hiver, est bien trop long. Ne serait-ce que pour ne pas vous geler le nez et les oreilles, vous y entreriez. Attendez cependant, mais non à la porte, dans le salon bien chauffé de votre opulente demeure. Je viendrai vous y chercher dans quelques jours, et, si vous me le permettez, je vous servirai de guide dans l'une des loges de nos meilleurs théâtres.

GIULIO.

DAVID TÉTU

ET

LES RAIDERS DE SAINT-ALBAN

ÉPISODE DE LA GUERRE AMÉRICAINE

1864-1865

(Suite)

XXXII

David et ses compagnons furent reçus à bras ouverts par la famille de M. Chisholm. Malheureusement le vieil ami de David était absent. Il était parti pour la chasse avec deux de ses garçons et l'un de ses neveux.

À la nuit tombante, Tétu laissa ses compagnons se reposer tranquillement dans la maison de son ami et partit en canot pour se rendre à sa goélette, afin de s'assurer si tout était en ordre.

Tout en ramant, il songeait, à part lui, à la fameuse écoute de la grande voile, qui avait été coupée deux fois par un génie malfaisant.

Les matelots avaient fidèlement suivi leur consigne et deux d'entre eux dormaient pendant que l'autre faisait le quart.

Une petite neige tombait doucement et couvrait tout le pont du vaisseau d'une légère couche. En se rendant à sa cabine, David remarqua les pistes d'un petit animal bien régulièrement dessinées sur le tapis de neige ; il les suivit jusqu'au couronnement de l'arrière où elles finissaient, près d'un rouleau de cordages. Après un examen attentif, il constata, à n'en plus douter, que le coupable qui avait coupé l'écoute de sa grande voile, n'était autre qu'un énorme rat, passager comme ses *raiders*, voyageur comme eux, qui, pour descendre dans son trou, avait été obligé de couper la corde qui en bouchait l'ouverture.

Le mystère était expliqué, le sort conjuré, et le loup-garou découvert. Ordre fut donné aux matelots de

(1) Molière. La critique de l'école des femmes.

garde de le guetter au passage, afin de l'empêcher d'entourer davantage la manœuvre.

Dès le lendemain, on réussit à s'emparer de l'imprudent qui osait affronter les dangers de la navigation d'hiver et on lui fit passer toute envie de recommencer ses prouesses.

Deux jours après, Tétu et son ami de Montréal montèrent sur leurs raquettes et marchèrent jusqu'à Moisie pour visiter les immenses dépôts de fer magnétique que David avait déjà constatés en 1857.

Dès leur arrivée, ils furent surpris de ne voir que des femmes dans les maisons ; tous les hommes étaient partis pour le bois. Le passage de la goélette et surtout la vue de son pavillon avaient été la cause de cette dispersion. Les braves gens de Moisie avaient entendu dire que le gouvernement enrôlait des soldats pour les envoyer aux frontières ; et, en apercevant le terrible pavillon anglais, ils crurent voir arriver les enrôleurs de Sa Majesté.

La panique s'empara de tout le monde ; les hommes prirent la fuite et allèrent se cacher dans les bois ; c'est ce qui explique la présence seule des femmes et des enfants dans l'endroit.

Le compagnon de David ayant remarqué, parmi d'autres fourrures, des peaux de renards blancs, manifesta le désir de les acheter ; il alla même jusqu'à offrir un prix considérable pour en apporter une, mais on ne les aurait pas vendues pour tout l'or du monde.

" Si dans une famille, leur avait-on dit, quelqu'un accepte de l'argent, tous les hommes de la maison se trouvent par là même enrôlés."

À son retour au Petit-Hâvre, Tétu ne manqua pas de raconter cette aventure aux jeunes confédérés qui s'en amusèrent beaucoup.

David eut le soin d'ajouter que ces hommes si pusillanimes, étaient les fils des anciens Canadiens qui s'étaient battus si bravement au temps jadis et que si une guerre éclatait, ils se montreraient sur le champ de bataille aussi braves que leurs ancêtres.

XXXIII

Un matin, comme le temps était sec et beau, Tétu crut qu'il se devait à lui-même de ne pas partir sans aller à la rencontre de son vieil ami, le père Chisholm, qui devait revenir sous peu de son expédition.

Emmenant avec lui le jeune garçon resté à la maison, il se rendit au lac Cormoran, près du lac à la Truite qu'il traversa et où, vers une heure de l'après-midi, il eut la bonne fortune de rencontrer le brave père Chisholm, avec ses traînes tirées par des chiens et chargées de caribous qu'il venait de tuer.

Grande fut la surprise du vieux trappeur ; il ne pouvait en croire ses yeux. Était-ce bien son ami David qu'il voyait sur ses terres de chasse, à une pareille époque de l'année ? Il se rendit cependant à l'évidence, surtout quand Tétu lui eut versé un bon verre de whiskey : ce que le brave homme ne dédaignait pas.

On se mit en marche, car David, n'ayant fait que dix-huit milles depuis le matin, n'attendait que l'occasion de les refaire dans l'après-midi.

Lorsqu'ils furent à quelques pas de la maison, une décharge de huit coups de fusil, qui fit tressaillir les échos des bois, jeta presque l'épouvante au milieu de la famille.

On eut dit une attaque des *raiders* faite aussi à l'improviste que celle de Saint-Alban.

L'un des chiens de chasse, affublé par Tétu de deux cornes de caribous, fut surtout un sujet de surprise et d'ébahissement pour les maraudeurs qui ne savaient dans quelle espèce classer cet animal dont ils ne connaissaient pas l'existence.

Pendant dix jours, les voyageurs furent les hôtes de la famille Chisholm, qui n'épargna rien pour leur rendre ce séjour agréable et dont la simple, mais franche hospitalité, rappelait quelque chose de l'accueil qu'ils avaient reçu aux Escoumins.

Dans le jour, on faisait quelques expéditions à la raquette et le soir on s'amusait. On dansait, on chantait, non plus aux accords du piano, mais aux sons de l'accordéon.

Il paraît même que les *raiders* avaient trouvé grâce aux yeux des demoiselles Chisholm, peu habituées à recevoir d'aussi élégants cavaliers, et qu'elles ne les virent pas s'éloigner sans regret.

XXXIV

Les glaces ayant livré passage à la goélette, nos amis dirent adieu à la famille Chisholm, et le capitaine David donna l'ordre de lever l'ancre et de mettre le cap sur Halifax.

Malgré les glaces, la brume et les vents contraires, on arriva en vue des Îles de la Magdeleine. Du côté sud de ces îles, l'œil se perdait sur d'immenses champs de glace impossibles à franchir. Force fut donc de changer la course de la goélette et d'incliner vers le nord.

Dans le cours de la journée, le matelot qui tenait la barre signala le navire *Shandon*, de Liverpool, qui sortait d'un champ de glace au moment où la goélette allait y entrer.

Après bien des difficultés, on finit par trouver un